L'urbanisation de la Transylvanie dans la première moitié du XIX^e siècle

Ambrus Miskolczy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2957>

DOI : 10.4000/ccrh.2957

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 1988

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Ambrus Miskolczy, « L'urbanisation de la Transylvanie dans la première moitié du XIX^e siècle », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 2 | 1988, mis en ligne le 13 avril 2009, consulté le 26 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2957> ; DOI : 10.4000/ccrh.2957

Ce document a été généré automatiquement le 26 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

L'urbanisation de la Transylvanie dans la première moitié du XIX^e siècle

Ambrus Miskolczy

- 1 C'est ainsi qu'en 1845, Auguste de Gerando, dans son livre sur la Transylvanie et ses habitants, se flattait d'avoir choisi le moment opportun pour voyager dans un pays qui était devenu sa seconde patrie, en raison de son mariage avec une jeune femme de l'aristocratie hongroise. Le pronostic de ce voyageur français est l'expression de la croyance en un progrès linéaire dépourvu de relativité, qui est caractéristique de l'évolution de l'Europe centrale dont faisait partie la Transylvanie, pays de la couronne royale hongroise, incorporé à la Monarchie des Habsbourg et la troisième de ses provinces en importance.
- 2 D'un point de vue oriental, la Transylvanie pouvait être considérée comme un pays urbanisé ; d'un point de vue occidental, elle était sous-urbanisée. C'était une partie du Tiers-monde avant la lettre. Dans les années 1830, le baron d'Haussez a décrit avec une certaine amertume les mécanismes de l'autarcie, « dont rien ne peut rompre l'équilibre » sinon « l'impulsion que peut seule produire une force supérieure ». Pour lui, le paysage transylvain ressemblait à celui de la Nouvelle-Calédonie ou de la Polynésie mais, ajoutait-il, au siège du gouvernement civil, à Kolozsvár, « un étranger peut se croire à Paris, à Londres, à Vienne : ce sont le même ton, les mêmes entretiens, une mise semblable ; la langue française est familière à tout le monde. »
- 3 Le modèle de l'évolution dans la stagnation est également valable pour la Transylvanie. Les possibilités de croissance économique étaient très limitées. La surface des terres cultivées s'accrut presque insensiblement pendant le demi-siècle qui suivit les guerres napoléoniennes. Mais le taux de croissance annuelle de la population entre 1820 et 1848 atteignit presque 1 % et se ralentit dans les décennies suivantes. Le taux de croissance des localités dépassant 2 000 habitants était deux fois plus important que celui de l'ensemble de la population du pays. 9 villes seulement comptaient plus de 6 000 habitants ; parmi elles, 4 avaient un taux de croissance supérieur au taux moyen du pays, 2 ne comptaient

pas 10 000 habitants et 2 villes seulement dépassaient les 20 000 habitants. Sur une population de 2 millions d'habitants, environ 10 % vivaient dans des agglomérations que l'on peut qualifier de villes.

- 4 L'originalité de cette urbanisation, s'il en est une, peut être mise en relief grâce à l'analyse des rapports entre la ville et son environnement. La ville, qui jouissait d'une identité politique propre, était un îlot de liberté. Dans la première moitié du XIX^e siècle, il n'existait qu'une seule communauté agraire proche de l'obschina russe, où l'on pratiquait régulièrement le partage des terres entre les membres de la communauté en fonction de l'importance de leur cheptel. « Voilà le rêve absurde des utopistes ! » écrit le précepteur du prétendant Henry de Chambord, qui finit par conclure lors de sa visite dans cette communauté, qu'« ainsi, à cause du partage des terres, le pesant niveau d'une folle égalité passe périodiquement sur toutes ces misères pour faire rentrer dans le rang les hommes de travail et d'industrie qui seraient tentés d'en sortir. » Quoiqu'il en soit, les habitants considéraient leur communauté comme une ville libre de toute dépendance féodale. A l'exception de ce cas original, l'urbanisation en Transylvanie reproduisait le modèle occidental. Toutefois, si on la compare aux villes des pays environnants, on constate que la ville de Transylvanie comporte une certaine originalité. Dans les principautés roumaines danubiennes, les boyards devenus citoyens conservèrent leurs immunités fiscales, installèrent leurs esclaves et devinrent parfois même propriétaires de villes entières ou de certains quartiers. En Transylvanie, les palais de l'aristocratie conféraient à la ville son aspect particulier, mais les nobles, en dépit des immunités dont ils bénéficiaient à la campagne, devaient payer des impôts et accepter certaines règles du jeu propres à la vie citadine. Il s'établit une rivalité entre les élites de la noblesse et de la bourgeoisie jusqu'à ce qu'elles finissent par s'unir dans les années 1830. Il s'agissait de fractions politisées qui s'efforçaient de faire valoir leurs intérêts en constituant une nation bourgeoise d'après le modèle français, bien que la majorité de la population des campagnes fût roumaine. Grâce à cette coalition, la noblesse imposa sa volonté à la petite noblesse en se servant du poids et du prestige de la ville ; dans le même temps, cette même noblesse libérale put jouer un rôle moteur dans les tentatives de libéralisation de la vie urbaine. Ainsi, cette alliance avec les intellectuels, professeurs et étudiants assurait l'hégémonie morale du libéralisme. La politisation divisait la société. Le mot *intelligentsia* dans son acception latine, était en usage dans les années 1840. Mais il n'y eut pas d'*intelligentsia* de type russe ou polonais, caractérisée par une attitude critique et une marginalité sociale ; et ceci en raison des possibilités offertes par la vie politique et économique.
- 5 Il est vrai que les villes, ces moteurs de l'évolution, témoignent plutôt de la stagnation que du développement. La poussée très modérée des campagnes se traduisait par la croissance du nombre des privilèges accordés aux villes, aux bourgs et aux villages, en particulier en ce qui concerne le droit de tenir un ou plusieurs marchés annuels. Depuis la fin du XVII^e siècle, on délivrait près d'une douzaine de privilèges par décennie. Mais cela n'invalide pas la définition contemporaine de la ville donnée par un manuel scolaire en 1847 ; d'après cette définition, la ville est un lieu où il est possible d'acheter tout ce que l'on veut alors qu'on ne trouve rien au village. La continuité de la circulation des marchandises était assurée par certains groupes ethniques et professionnels. « Dans l'organisme de l'État transylvain, les Grecs et les Arméniens sont semblables au poulx de l'organisme humain... Leur visage trahit l'état de santé de l'État », écrit un pasteur saxon transylvain. Pour ces marchands orientaux privilégiés, la Transylvanie était une région de

passage. En Silésie, on appelait les Grecs « Siebenbürger », c'est à dire transylvains. Il s'agit ici de groupes sociaux nettement stratifiés. A la base, on trouve les petits marchands, protégés par les propriétaires nobles et considérés comme « l'âme des foires ». Ceux qui se situaient au sommet de la hiérarchie ne se retiraient pas pour autant du commerce de détail ; les commerçants en gros n'étaient que des marchands médiocres. Pour être un parfait négociant ou grand propriétaire, il fallait quitter la Transylvanie.

- 6 Les contemporains expliquaient l'hégémonie et la supériorité des commerçants orientaux sur les commerçants locaux, très peu nombreux et peu efficaces, par le fait qu'ils utilisaient des techniques particulières et qu'ils avaient des relations avec l'étranger. On pourrait dire que les chances de réussite de ces minorités commerçantes étaient déterminées par certains avantages naturels. Elles avaient acquis leur compétence en circulant sur les routes du commerce. C'était la rencontre heureuse entre produits différents, de régions différentes, qui avait favorisé leur ascension. La spécialisation n'était pas une chose acquise ; elle se fondait sur la connaissance du terrain et était garantie par les liens familiaux. Cette spécialisation acquise sur les routes surdéterminait tous les autres facteurs : techniques commerciales utilisées, courage, mentalité, insécurité régnant dans l'Empire turc, et attraction exercée par l'Europe centrale.
- 7 En Transylvanie, le noyau riche des Arméniens avait réussi dans le commerce des boeufs de Moldavie à destination de Vienne, et dans le travail du cuir, dont ils avaient gardé le secret. Ils formaient le patriciat des deux villes privilégiées qu'ils avaient fondées, où les tanneurs se considéraient comme des commerçants et refusaient d'être considérés comme des artisans. Ces villes ne disposaient d'aucun arrière-pays ; elles jouaient le rôle d'intermédiaires dans le commerce avec les régions lointaines. Au XVIII^e siècle, on importait chaque année 6 à 7 000 boeufs de Moldavie et on les engraisait dans la puszta hongroise. Dans les années 1820, cette importation atteignait le chiffre de 40 000 ; elle déclina ensuite et n'assura plus que les besoins de la consommation intérieure ; dans les années 1840, elle ne dépassait pas 1 000 têtes.
- 8 Dans le même temps, la production des articles de cuir en Transylvanie représentait à peu près 8 % de la production totale des produits de ce type dans les pays de la Monarchie alors que la production industrielle de Transylvanie ne représentait qu'un pourcentage négligeable de l'ensemble de la production industrielle de ces mêmes territoires. Le cuir, si l'on en croit les contemporains, jouait dans l'habillement un rôle plus important que la laine. Les bottes, composantes du vêtement nobiliaire, étaient un signe de prestige au point que les paysannes qui se rendaient à l'église, le dimanche, les portaient à la main s'il pleuvait afin de les épargner. Les bottiers ne quittaient pas encore les villes où leur corporation était la plus nombreuse. On peut même dire que dès lors qu'une localité comptait plus de cent bottiers, il s'agissait d'une ville. Mais pour satisfaire les besoins des citadins, les Arméniens importaient, non sans remords, des produits finis autrichiens et bohémiens. Tout en sauvegardant leur sentiment d'identité ethnique, ils se considéraient comme porteurs de la conscience nationale hongroise et avaient l'ambition de jouer le rôle d'une bourgeoisie nationale, d'autant plus que leurs villes, tout en perdant leur rôle économique, obtinrent le droit de vote dans la législation provinciale dominée par la noblesse libérale. Mais leur commerce était un commerce passif, l'une des causes de la paupérisation du pays. Pour y échapper les Arméniens se tournèrent vers le Levant. Mais leurs voyages exploratoires dans les ports danubiens des principautés roumaines ne furent qu'une démarche symbolique : il leur fut impossible de faire une percée commerciale dans ces places tenues par les Grecs et les Roumains.

- 9 Pour les Autrichiens, la Valachie faisait partie du Levant. Bucarest était un dépôt du commerce levantin. L'un des directeurs de la Banque nationale de Vienne, dont le père s'enrichit en Transylvanie avant de s'installer dans la capitale de la Monarchie, élaborait le projet de fonder une compagnie austro-levantine à Bucarest afin que les principautés roumaines deviennent la Chine et l'Inde de l'Autriche. Le commerce dit levantin était lié à une répartition régionale des rôles entre l'Orient et l'Occident. Dans ce contexte, la Transylvanie, ou plus exactement sa partie méridionale était une zone intermédiaire. C'était une région proto-industrialisée, qui comptait une vingtaine de villages et de bourgs ainsi que la ville de Brasso, la seule qui vécût exclusivement de l'industrie et du commerce. Dans cette zone où se rencontraient deux mondes économiques, deux civilisations, l'économique et le social étaient soumis au politique. Cette ville, habitée par de nombreuses nationalités, était située dans la zone d'autonomie territoriale saxonne, dominée par un patriciat bureaucratique. Elle souffrit du fait que les empereurs avaient accordé des privilèges aux Grecs, reconnaissant à leurs compagnies le droit d'avoir leur propre justice. En 1781, l'empereur accorda à tous ceux qui n'étaient pas d'origine germanique la possibilité d'acheter une maison, même dans la cité, et d'acquérir le droit de cité. La pénétration rapide des commerçants orientaux effraya beaucoup les citoyens saxons, jaloux de leur autorité politique. La jalousie nationale et l'hégémonie politique régionale allemande ne sont qu'un aspect de cette réalité. L'autonomie saxonne ne toléra jamais le servage et put ainsi assurer à cette région des conditions favorables à la production petit-bourgeoise et paysanne. Le commerçant était à la fois un mal nécessaire et un bienfaiteur.
- 10 En étudiant les changements intervenus dans cette société des commerçants, on peut repérer comment les rapports de force entre l'Occident et l'Orient avaient déterminé l'essor urbain de cette région proto-industrielle. Si l'on veut établir la topographie de la répartition régionale des rôles, « le critère le plus simple », écrit Fernand Braudel, « sinon le meilleur, le plus immédiatement accessible en tout cas, c'est la présence ou la non-présence, en telle ou telle région, de colonies marchandes étrangères. S'il tient le haut du pavé en une ville donnée, en un pays donné, le marchand étranger signale, à lui seul, l'infériorité de la ville ou du pays par rapport à l'économie dont il est le représentant ou l'émissaire ». L'invasion des marchands grecs dans les pays de la Monarchie signalait une certaine dépendance économique de l'Occident vis à vis de l'Orient. Cette subordination était le résultat du manque de matières premières, surtout du coton. Jusque vers 1820, les Grecs avaient la haute main sur le commerce du coton macédonien et alimentaient l'industrie textile de l'Europe. Bien plus que la Turquie, l'Europe centrale avait alors besoin des produits de l'Empire turc. Pour ne plus être dépendant des marchés levantins, on essayait de contre-faire les marchandises orientales ; ceux qui détenaient les secrets industriels étaient favorisés. Dans cette dynamique d'émancipation, la Transylvanie avait une légère avance. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, quelques Grecs acquirent le secret de la teinture ; leur réussite fut telle que leurs ateliers, installés dans un village hongrois près de Brasso, continuaient cent ans plus tard à fournir du fil bleu et du fil rouge à l'Empire turc et à l'Allemagne, alors même qu'ils travaillaient déjà avec du fil autrichien.
- 11 Pendant ce temps, un changement important se produisit dans la structure de la société commerçante. La Monarchie danubienne autorisa l'installation d'un grand nombre de Grecs qui devinrent des sujets autrichiens ; la politique expansionniste de la Russie favorisa la pénétration économique dans les pays de la Monarchie des Habsbourg, au

Levant ; les échanges multiséculaires entre la Transylvanie et les pays des Carpathes furent ainsi amplifiés. La protection consulaire autrichienne était un gage de sécurité pour l'activité commerciale et le sujet autrichien avait l'avantage sur ses collègues turcs, moldaves et valaques de bénéficier de l'exemption fiscale et de la juridiction consulaire. Tout cela coïncida avec l'installation des commerçants orientaux dans la cité de Brasso. Mais pendant les guerres napoléoniennes et le blocus continental, les sujets ottomans tinrent à nouveau le haut du pavé ; quelques années plus tard, ce fut le tour des commerçants roumains.

- 12 Pour mettre en valeur leur importance économique, les Roumains de la ville de Brasso se faisaient appeler levantins, mais leur originalité venait du fait qu'ils étaient du pays. Du point de vue économique, il n'y avait pas grande différence entre commerçants grecs et roumains. Ces derniers étaient issus du milieu des bergers transhumants, des petits entrepreneurs et des rouliers du faubourg roumain de Brasso. Ils furent introduits dans le métier par les Grecs et ils assimilèrent une partie des Roumains de Macédoine. Les Roumains franchirent les mêmes étapes que les commerçants balkaniques conquérants étudiés par Traian Stoianovich. Dans les années 1820-1830, l'élite du faubourg roumain s'installa dans la cité.
- 13 Si l'on choisit l'impôt comme paramètre de la stratification sociale de Brasso, la montée des couches moyennes de 1820 à 1840 est incontestable. La société des commerçants orientaux, qui comptait 140 chefs de famille, ressemblait à une pyramide dont la base s'élargissait à mesure que le sommet s'élevait. Les Roumains, qui formaient les deux tiers de cette société commerçante, étaient à la fois les plus pauvres et les plus riches. L'évolution historique les favorisa : ils furent les grands bénéficiaires du cycle de la laine, qui alla de pair avec la montée des principautés danubiennes. A cette époque, la transhumance atteignit son apogée. Dans les années 1830-1840, entre le tiers et la moitié des deux millions de moutons de Transylvanie passaient l'hiver à proximité du Danube. C'était surtout cette transhumance assurée par une population roumaine – elle-même très hiérarchisée et dont l'élite se confondait avec la bourgeoisie roumaine – qui fournissait en laine l'industrie.
- 14 Cette industrie travaillait pour satisfaire les besoins des classes moyennes urbaines, de la riche paysannerie et de la petite noblesse. La conjoncture agraire et la croissance de la population élargirent la demande. En Turquie, c'est à dire au Nord de la Bulgarie actuelle, et surtout dans les principautés roumaines, le conservatisme des goûts mais aussi le changement intervenu dans le style de vie, l'eupéanisation stimulaient l'activité industrielle de Brasso et de ses environs. Les articles fabriqués à Brasso, qu'on appelait aussi « brasovenie », comptaient un grand nombre de produits courants : textiles – surtout lainages – futaines, souliers, cordages, faïence, céramique, bougies, savons, etc. Ces articles étaient solides et de qualité moyenne, alors que la marchandise fabriquée à Leipzig et à Vienne offrait des qualités supérieures, de luxe.
- 15 Au XVIII^e siècle, les produits finis de Transylvanie occupaient une place modeste dans l'activité des commerçants aisés qui s'enrichissaient surtout grâce au change de monnaies et au commerce du coton. Plus tard, dans les années 1820-1850, ils furent remplacés au sommet de la hiérarchie par ceux qu'ils avaient dominés jusqu'alors, et qui devinrent les maîtres du commerce des foires des principautés roumaines. Jusqu'aux années 1820, la croissance des exportations de Transylvanie vers l'Orient fut plus rapide que celle des exportations en provenance des territoires de la Monarchie vers la même destination. Dans les années 1850, une crise générale à la fois structurelle et conjoncturelle produisit

une stagnation et un malaise général. Le commerçant oriental ne put résister à l'industriel citadin qui se modernisait de plus en plus, tandis que les campagnes se désindustrialisaient et que les artisans des villes disparaissaient. La concurrence des marchandises autrichiennes et celle de la jeune industrie roumaine, ainsi que la décadence de la transhumance bouleversèrent les anciens équilibres. Le cas de Brasso est un bon exemple des possibilités et des limites d'une urbanisation basée sur les activités purement commerciales des régions intermédiaires.

- 16 Vers la fin du XIX^e siècle, Brasso était la ville la plus peuplée de Transylvanie, après Kolozsvár (dont le taux de croissance témoigne d'une urbanisation moderne due en partie aux mesures gouvernementales qui favorisaient l'élément hongrois). La transition fut tout aussi douloureuse et encore plus caractéristique pour l'ensemble de la Transylvanie. Dans les années 1860, la grande question qui divisait la bourgeoisie citadine était celle du système de culture agraire en vigueur autour de la ville. On supprima la jachère puis, au prix de conflits importants, on réintroduisit le système de l'assolement triennal. La majorité ne voulut pas tenter une innovation qui risquait de compromettre la production de l'année suivante et bouleversait un équilibre traditionnel. Elle se montrait ainsi solidaire de la majorité des villages, dont la population considérait comme une catastrophe économique et sociale la suppression de la jachère. Le cas de Kolozsvár prouve que l'urbanisation moderne a coïncidé avec la restriction de la jachère et l'accroissement – à la fin du siècle – de la productivité agraire.